

FEUILLETON DU "SAMEDI", 9 JANVIER 1904<sup>(1)</sup>

# REVELATIONS MORTELLLES

No 7.

LIVRE TROISIEME

III

(Suite)

Il détourna la tête, non pas à cause de cette menace, mais sous l'implacable mépris qu'elle avait dans les yeux!

Maintenant, elle marchait vers lui, déchevelée, la lèvre frémissante; et, montrant d'un long geste la porte:

—Sortez d'ici! vous avez empoisonné votre femme! et vous avez versé, goutte à goutte, le poison dans la tasse!

Je vous dis de vous en aller.

Je ne suis pas à vous.

Celle qui est votre femme, c'est celle que vous avez tuée.

S'il vous faut un gîte, vous avez sa tombe.

Allez avec la morte que vous avez faite.

Grandie, elle l'obligeait à rétrograder devant la parole et le geste.

Il rencontra la porte, qui céda sous le heurt du recul.

Alors, sorti, elle tira le battant vers elle en criant encore: "Va-t'en donc, empoisonneur!" tourna la clef, poussa le verrou; puis, brisée de tant d'effrois et d'efforts, n'en pouvant plus, elle tomba tout du long sur le tapis, resta là, mordant la laine, et balbutiant dans les larmes qui lui mouillaient la bouche: "Swen! Swen! Ah! mon Dieu! je ne le verrai plus, mon petit Swen!"

Mais elle se releva.

Elle se calomniait elle-même!

Ce n'était pas à cause de Swen, qui avait bien fait de partir, qu'elle n'aimait pas—puisqu'elle ne voulait pas l'aimer!—ce n'était pas à cause de ce pauvre enfant qu'elle avait jeté l'irréremédiable parole, qu'elle avait chassé M. de Norvaisis.

La vérité, c'était que la conscience se rouvrait en elle enfin, comme un œil longtemps aveugle; elle reprenait possession d'elle-même, elle répudiait avec indignation la proximité, si longtemps subie, du mal-facteur.

Ah! oui, autrefois, petite fille encore, elle avait cédé à la tendresse qui l'emplissait toute, n'avait pas pu se défendre contre le cher souvenir des fiançailles et des noces.

Puis M. de Norvaisis avait voulu se tuer...

Avait-il voulu se tuer, vraiment? Savait-elle s'il n'avait pas écarté le revolver du point, près de la tempe, où la blessure eût été mortelle? Enfin, n'importe, en son puéril amour—après des affres enfantines aussi—elle avait consenti à l'hymen renouvelé.

Mais, maintenant, elle était une vraie femme, maîtresse de soi, lucide et ferme, sachant voir et sachant vouloir; et elle détestait l'exécration criminel.

Oh! pourquoi donc, durant tant d'années, avait-elle supporté la présence du misérable, pourquoi l'avait-elle aimé, ou avait-elle cru l'aimer? Cela, elle ne se l'expliquait pas.

Elle, dix ans, la compagne, et, par son silence, presque la complice d'un empoisonneur!

Ce qui était extraordinaire aussi, c'était que jamais elle n'eût vu, sur la face d'Edme, maigre et hâve, aux yeux durs, la survivance du crime.

Sans doute elle fut la proie de quelque envoûtement; M. de Norvaisis, peut-être, avait en lui—les savants parlent de choses pareilles, ce sont des faits—la puissance de soumettre les âmes à son désir. Mais elle s'évadait, cette nuit, de l'exécration voisine! Certes, elle reconnaissait que, dans le réveil de sa conscience, Swen avait été pour quelque chose; par le voisinage de sa jeune fierté, de sa candeur héroïque, de son loyal amour, il avait mis en elle de l'innocence et comme de la lumière; elle avait vu clair dans son âme, à cause de cette lueur; mais, elle ne l'aimait pas, et il avait bien fait de partir!

Cependant, désormais, quelle existence! Malgré sa conscience désaveuglée, malgré son cœur libéré d'une effroyable sujétion, elle demeurait la femme de l'empoisonneur.

Cette porte qu'elle venait de fermer, dont elle avait poussé le verrou, il la pourrait rouvrir!

Oh! qu'il était hideux, tout à l'heure, dans le matin clairvoyant, avec la couleur du poison sur sa face!

Elle le reverrait tous les jours, et ils étaient mariés, et rien ne pouvait la séparer de lui.

Comme elle était punie!

Punie? de quoi?

Eh! d'avoir, si longtemps, accueilli l'amour de cet homme!

Elle se repentait trop tard! ses souffrances étaient légitimes, puisqu'elle fut, par le silence, par le bonheur, hélas! la complice du criminel!

Ah! mon Dieu, une pauvre femme, si bonne, si pure, presque une sainte, une sainte tout à fait, avait souffert, sans se plaindre, était morte en souriant au trépas! et elle, Suzanne, elle avait approuvé cette agonie, elle avait partagé la responsabilité de cette tombe!

Quel châtement n'avait-elle pas mérité!

Ce qu'elle aurait dû faire autrefois, maintenant elle le comprenait, délivrée d'une trop longue illusion, désensorcelée. Elle aurait dû fuir M. de Norvaisis, non pas avec l'inavoué désir d'en être suivie, non pas comme une enfant qui boude—car, enfin, elle avait boudé, rien de plus—mais avec l'horreur sincère de le revoir; et il y a des solitudes où, quand on le veut bien, celui qui vous cherche ne vous trouve pas.

Elle aurait dû faire mieux encore: dénoncer l'assassin! Pourquoi pas? parce qu'elle eût porté un nom déshonoré?

Ah! quel déshonneur public eût été plus cruel, alors, que ne l'était aujourd'hui son mépris d'elle-même.

Hasarder sa bonne renommée à dénoncer le crime de son mari, aurait mieux valu que de s'avilir jusqu'à une espèce de complicité—jusqu'au recel!

Car une idée abominable lui venait: Claire de Brezolles était très riche. Grande-Maguet l'avait dit; M. de Norvaisis avait hérité de sa femme, s'était enrichi de cet héritage, de sorte qu'elle avait, elle Suzanne, dans l'élégance de sa robe et l'éclat de ses pendants d'oreille un peu de crime, devenu dentelles et diamants!

Mais, le dénoncer, ce crime, jadis, ce n'eût pas été assez.

Les juges hésitent, admettent des circonstances atténuantes: il aurait fallu qu'elle vengeât elle-même Claire de Brezolles.

La venger? comment? de quelle façon? Oh! elle ne voulait pas envisager l'horrible devoir auquel aurait pu la contraindre sa pitié pour l'irréprochable martyr; pourtant, si M. de Norvaisis était mort, si M. de Norvaisis, par un juste talion, avait subi l'agonie et le trépas infligés à sa première femme, est-ce que la justice éternelle n'aurait pas approuvé, ne se serait pas réjouie?

Suzanne eut peur de l'affreuse idée qui lui était venue.

Non, non, Swen, dans cette idée, n'était pour rien!

Elle n'avait pas songé, non, que M. de Norvaisis, maintenant, était, à son tour, l'obstacle, le seul obstacle... l'obstacle à quoi? Elle ne pensait qu'à Claire de Brezolles! Son désintéressement était l'excuse de l'ignominieuse tentation qui, une minute, l'avait hantée.

Elle courut vers la fenêtre, pour aspirer l'air du matin, pour s'emplir, hors des noirs chimères, de lumière et de réalité saine; mais, brisée par tant d'angoisses, les bras agités en avant, elle ne put pas atteindre jusqu'à l'appui de la croisée.

Elle faillit tomber en arrière, recula de meuble en meuble, rencontra le lit où elle s'abandonna, où son évanouissement, après des sursauts et des sanglots, s'acheva douloureusement en sommeil.

Le sommeil n'est pas toujours le repos.

Elle rêva.

Après des tournoisements de la pensée dans des ténèbres où se dressait, fuyante et revenante, une grande vieille qui levait les bras, après la submersion de tout l'être dans un noir sans fond, et les rapprochements crispés de la vie à des bras de squelette pareils à des branches de saule au bord d'un achéron, elle rêva qu'elle marchait, lentement, vêtue d'une étoffe pâle, d'un lineul, qu'on lui avait prêté puisqu'elle n'était pas morte, le long d'un corridor, dans l'ombre, assourdissant le bruit de ses pas pour ne pas éveiller les échos assoupis dans les encoignures. Où était-elle? où donc allait-elle? Elle sentit qu'elle avait, dans sa main droite, une fiole.

Elle comprit ce qui l'avait conduite dans cette maison, la nuit!

Oh! pourvu que Grande-Maguet, là-haut, dans sa chambre, n'entendit pas le glissement des pantoufles sur le carrelage; pourvu qu'elle ne descendit pas, ne la suivit pas.

Comme Suzanne retenait son haleine, s'avançait avec précaution, le long du mur lisse—en tenant la fiole.

Une porte enfin, la porte!

Les gonds, pendant qu'elle poussait cette porte, ne geignirent pas; et Suzanne entra dans la chambre, pareille à une chapelle, où Claire avait dormi, où Claire était morte.

Mais Claire de Brezolles n'était pas dans le lit; c'était M. de Norvaisis qui était couché là.

Et Suzanne le reconnut, et elle se dit: "Il dort!"

Il ne l'avait pas entendu venir; il ne l'entendrait pas s'approcher du lit.

Elle s'approcha.

Qu'il était laid, avec sa grimace blême, avec ses paupières couleur de plomb, ridées, et sa méchante bouche étroite où ricanait un mauvais dessin.

Sur la table, à côté du lit, il y avait, près d'une théière, une tasse.

(1) Commencé dans le numéro du 28 novembre 1903.

Suzanne avança la main qui tenait la fiole, et, goutte à goutte, dans la tasse, une liqueur verte tomba, tomba encore... Mais un bruit remua derrière la porte!

C'était Grande-Maguet qui était là, Grande-Maguet qui avait tout vu, qui la dénoncerait! Suzanne jeta le flacon, s'enfuit, et, dans le couloir, elle heurta la vieille, pareille à un grand fantôme livide, la vieille!...

A cette minute, l'horreur du songe fut telle que Mme de Norvaisis s'éveilla en criant!

Elle revit sa chambre où le matin ensoleillé entrait joyeusement par la fenêtre restée grande ouverte.

Mais elle se souvenait, elle se souvenait! et si épouvantables furent, mêlés, son remords du cauchemar et son exécration de la réalité, qu'elle se jeta vers le mur, la tête dans l'oreiller, fuyant le jour, et elle déchirait désespérément, avec les dents, la toile.

## IV

Ils ne se parlaient plus.

Parce que la vie commune les tenait, avec ses obligations quotidiennes, elle ne pourrait éviter de le rencontrer, dans le salon, à l'heure où l'on reçoit les visites, dans la salle à manger aux heures des repas; il y a des domestiques qui disent: "Monsieur attend madame", et auxquels il faut répondre comme on eût répondu la veille du désastre.

Mais plus rien de leur intimité de naguère ne subsistait; et leurs yeux ne se rencontraient pas.

Telle était l'acerbe froideur de Suzanne, dans les occasions de plus en plus rares qui les mettait en présence, qu'Edme ne se hasardait ni à des questions ni à des prières; cent fois il fut sur le point de se jeter aux genoux de sa femme et de la supplier en lui baisant les mains; il n'osait pas; plus d'un soir il s'approcha dans l'ombre de la chambre conjugale, résolu à ouvrir la porte; il avait peur, il s'éloignait.

Ce qui aurait été plus affreux que la désolation même de sa solitude, c'eût été d'entendre une fois encore la parole qu'elle lui avait jetée, ou de revoir le geste dont elle l'avait chassé; et tout le supplice que peut endurer un vivant lui bourrelait le cœur.

Lui qui, pour posséder cette femme plus aimée, plus convoitée que la parole humaine ne saurait l'exprimer, avait osé un aussi abominable forfait, lui qui la posséda, souriante, amoureuse, heureuse, il ne l'avait plus!

Et ce qui oubliait jusqu'à la frénésie son désespoir, c'était la certitude que Suzanne avait cessé de l'aimer, en aimait un autre.

Comment expliquer sans cela ce revirement d'âme, après dix années?

Est-ce qu'il était possible—allons donc!—qu'elle se fût avisée, tout à coup, d'elle-même, d'elle seule, après le long et délicieux hymen, d'un retour aux terreurs d'autrefois?

Il y avait bien longtemps que c'était fini, les peurs qu'elle avait eues, et ses fuites et ses hésitations.

La funeste pensée ne serait jamais revenue à Suzanne, et, surtout, Suzanne n'aurait jamais eu le courage de la formuler, si quelque chose n'était arrivé, qui l'avait changée toute; et ce quelque chose c'était un autre amour,—ce ne pouvait être qu'un autre amour.

"Les femmes sont ainsi, pensait-il; elles ne pardonnent ou n'estiment que selon qu'elles aiment, et elles ne sont justes que si elles cessent d'être tendres."

Jadis elle l'avait absous, parce qu'elle l'aimait; maintenant, elle l'accusait et le condamnait, parce qu'elle ne l'aimait plus.?

Ah! il se pouvait qu'elle ne se rendit pas compte de ce qui se passait en elle; elle croyait peut-être qu'après une trop longue complaisance l'impartialité lui était venue, naturellement, simplement, parce qu'il était logique et honnête qu'il en fût ainsi.

Elle se trompait, elle se mentait à elle-même: les cœurs ont de ces hypocrisies.

Si la passion l'avait aveuglée autrefois, c'était la passion—une autre passion, hélas!—qui la désaveuglait à présent.

Et il était un empoisonneur, parce qu'elle ne voulait plus de lui.

Pensait-il quelquefois que le châtimeur commençait?

Se disait-il que des deux seules choses—la haine de sa femme, la mort de sa femme—qui pussent atteindre son bonheur, l'une, déjà, s'accomplissait par la volonté, peut-être, des Providences?

Il ne voulait pas penser à cela.

Il avait, à cette idée, ce secoûment d'épaules, qui écarte une opportunité; cette espèce d'ennui qui fait dire à Don Juan, sans autre parole: "Sortons d'ici", quand le commandeur a remué la tête.

Ce qui l'occupait, c'était, avec sa douleur, l'amère et déchirante curiosité d'en découvrir la source

Qui aimait-elle, Suzanne?

Elle ne pouvait faire un pas sans avoir derrière elle quelque espion fidèlement acharné.

Il souffrait? espérait-il donc mériter autre chose que la souffrance?

Et, en vérité, il eût été singulier qu'elle perdît le temps à le plaindre, quand elle avait, elle innocente, toute l'âme affreusement tourmentée.

Elle lui en voulait même du pardon que, pendant dix ans, elle lui avait accordé, du bonheur qu'elle lui avait dû!

Car, enfin, ce bonheur, auquel l'avait contrainte une tyrannie aujourd'hui secouée, l'avait faite, presque, la complice du crime; et elle détestait son mari de l'avoir tant adoré.

Mais, à présent, sa haine, mépris autant que haine, ne ressemblait pas aux épouvantes qu'elle avait eues, presque enfant, autrefois; plus de ces phantasmes de fièvre où Claire lui apparaissait dans le cercueil nuptial, où se mêlaient des souvenirs de contes de fées, où Grande-Maguet avait la laideur menaçante des ogresses.

Elle regardait en face le fait, dégagé des puérides chimères, plus effrayant de n'être qu'un fait; ô dégoût! cet homme, dont elle portait le nom, qui prenait place à table, en face d'elle, de qui les domestiques disaient: "monsieur est rentré," ou "monsieur est sorti," était de ceux que le juge d'instruction fait venir dans son cabinet, qu'il interroge, et qu'on voit en cour d'assises, entre deux gendarmes, et dont un avocat essaye de sauver la tête en implorant la pitié du jury.

Si M. de Norvaisis passait en jugement, elle serait, elle, Suzanne, la circonstance atténuante à laquelle il devrait d'éviter l'échafaud!

Et c'était répugnant de manger, de dormir, de vivre enfin, dans la maison où mangeait, où dormait, où vivait ce malfaiteur pareil à ceux dont on parle dans les causes célèbres.

Elle ne songeait même plus à ce qu'avait d'extraordinaire, après une si longue cécité, sa soudaine clairvoyance.

Elle était trop occupée par les déboires du réveil pour se remémorer la secousse qui l'éveilla.

Elle ne voulait pas se demander, elle ne se demandait pas pourquoi elle se rappelait maintenant ce qu'elle avait si longtemps oublié.

Le geste, qui versait à boire, c'était le geste dont il avait, goutte à goutte, mesuré la dose de la liqueur empoisonneuse.

Elle pensait quelquefois qu'un homme de police allait entrer, au dessert, et mettrait la main sur l'épaule de M. de Norvaisis, devant les valets.

Eh bien! que dirait-elle?

Le lendemain, elle recevrait un papier, citée comme témoin.

Dans son affliction, elle avait des heures où une douceur la consolait, à cause de Swen!

A coup sûr, elle ne l'aimait pas, comme on aime un mari.

Mais une tendre sympathie l'inclinait vers le souvenir de l'enfant disparu, et souvent, très souvent, elle songeait à lui.

Quelle âme pure et hautaine il avait!

Qu'il ressemblait peu à tant de gens qu'on voit, qui sont des imbéciles et des méchants, et à d'autres, qui sont des assassins; il était quelqu'un d'héroïque et de doux; il avait la candeur fière d'un dieu adolescent.

Sans doute il aurait mieux valu qu'il ne conçût point quelque folle espérance, qu'il resta le petit homme que, jadis, volontiers, elle eût fait sauter sur ses genoux.

Hélas! cela grandit, les enfants, puis, quand ils sont grands, ils aiment!

Il ne lui avait pas écrit depuis son départ pour la Mésie.

Il devait y être arrivé, pourtant, depuis trois ou quatre semaines; il devait s'être battu, déjà, avec l'empirement de sa gracieuse audace.

Il avait bien fait de ne pas lui écrire; elle approuvait, elle admirait ce silence, témoignage d'obéissance et de respect; elle en était troublée aussi quelquefois.

S'il lui était arrivé malheur!

Elle lisait anxieusement les journaux; on ne s'y inquiétait que rarement de cette guerre dans un pays lointain; de temps en temps, une dépêche très brève; jamais le nom du comte de Shelsä-Kalix.

Mais elle savait bien qu'il faisait son devoir, là-bas, et, plus d'une fois sans doute, jeune et joli, en son bel uniforme, il avait planté un drapeau sur la plus haute pierre de quelque forteresse!

Ce qui lui aurait fait plaisir, c'eût été de recevoir, sous une enveloppe, sans lettre, une petite fleur cueillie dans la montagne guerrière.

Rien.

Aucune nouvelle.

Il avait raison.

Il tenait sa parole.

Il lui avait dit adieu...

L'exécration se jetait à travers ces rêveries; et Suzanne descendait dans la salle à manger où M. de Norvaisis attendait, chaque jour plus morne avec sa tête où blanchissaient les cheveux, et ses yeux caves, qui avaient peur et qui faisaient peur.

Enfin, que ferait-elle? continuer à vivre ainsi dans l'horreur et les transes, c'était impossible.

Certes, pour se délivrer, elle ne se résoudrait à aucune action brutale, indigne d'elle; elle avait répudié, avec un haussement d'épaules, l'épouvantable et absurde conseil du cauchemar où elle suivit le long corridor nocturne, une fiole à la main; elle, criminelle, à son tour, la sombre folie!

Cependant, quel parti prendre?

Elle se souvint du château de Lilbonne, en Picardie; toute petite, elle y avait vécu, avec son père; le domaine lui appartenait, à elle seule.

Elle se dit, — se rappelant la solitude des grandes pièces, le pays monotone et désert, — qu'elle serait bien là, qu'elle y pourrait souffrir en paix.

Ah! désormais rien du monde ne la tentait; elle n'avait plus de plaisir à être belle.

Elle sentait qu'elle supporterait sans regrets de Paris ni de la vie mondaine, qu'elle aimerait peut-être le long ennui des jours pareils aux jours et l'isolement dans le silence.

Puisque le bonheur, et l'espoir, c'était fini, d'ailleurs, n'allait-elle pas être vieille bientôt? — puisqu'elle était une espèce de morte, eh bien! elle prendrait là-bas, dans la morose demeure, l'habitude du tombeau.

Lorsqu'elle fut décidée, elle s'occupa tout de suite de mettre son projet à exécution.

Elle écrivit au régisseur du domaine de Lilbonne; donna ordre de réparer et de remeubler les appartements du premier étage; exigea que tout fût en bon état avant deux semaines.

Dans deux semaines, à la fin de novembre, elle partirait; à sa douleur la tristesse de l'automne finissante ferait un doux accueil.

Avertirait-elle M. de Norvaisis de l'exil où elle se vouait, de la retraite choisie? pas avant d'être arrivée à Lilbonne.

A tout prix elle voulait s'épargner les prières et les larmes, ou les colères de son mari; elle ne voulait pas entendre la voix d'Edme, plaintive ou furieuse.

Mais, du château, elle annoncerait à son mari, très nettement, par une courte lettre, sa résolution de ne jamais le revoir; lui déclarant que rien ne la ferait changer de dessein, et que, s'il l'importunait dans la solitude élue, elle s'adresserait à la justice pour obtenir, au risque de quelque scandale, la séparation de corps.

Il comprendrait qu'elle ne se laisserait pas fléchir, la laisserait vivre seule.

Vivre seule? toujours seule? toujours; personne n'entrerait au château, pas même le cher enfant mélancolique, qui était parti.

Elle savait bien que dans la présence de Swen, il n'y aurait pour elle-même aucun danger, mais lui, à la revoir, il raviverait son malheureux amour et sa douleur; et elle ne voulait pas qu'il souffrit; il ne devait pas souffrir, parce qu'il était innocent.

Ce qu'elle espérait, c'était d'en être oubliée; tout à fait? non, pas au point qu'il n'eût d'elle aucun souvenir: elle voulait bien qu'il la revît, quelquefois, dans ses pensées, mais sans amertume, sans passion, comme on songe à une amie qui a été très douce, et qui n'est plus, comme il songeait à Lydia, sa mère; qu'il eût dans ses regrets deux Lydia, ainsi qu'autrefois, toutes les deux mortes.

Puis, quand il serait marié, plus tard, il parlerait d'elle à sa jeune femme qui ne serait pas jalouse.

Elle, Suzanne, alors, serait véritablement morte sans doute, ou bien, vivante encore, ce serait comme si elle était trépassée, tant elle serait loin des hommes et des choses dans la demeure paisible où elle attendrait, vieillissante, que sonnât l'heure espérée de l'éternel repos.

Une lettre l'avertit que l'on avait exécuté ses ordres: le château était disposé pour la recevoir; elle pourrait s'y installer quand il lui plairait.

Bien.

Elle n'eut pas un instant d'hésitation.

L'impossibilité, c'était de séjourner plus longtemps dans la maison conjugale, déshonorée, dans le voisinage de l'être horrible qui tua.

Elle partirait demain, par l'express du soir.

Elle était très calme, de ce calme avec lequel ceux qui se sont résolus au suicide prennent les dispositions dernières.

Elle arriverait à Lilbonne de grand matin; une voiture l'attendrait à la gare.

Elle réfléchissait.

Au moment de s'exiler pour toujours, n'oubliait-elle rien, ou personne?

Ah! si, l'ingrate, elle oubliait la cousine Isaurine, un peu folle, un peu radoteuse, mais si douce en son égoïsme écervelé, et qui, enfin, l'avait élevée.

Eh bien! avant de partir, elle irait l'embrasser, lui dire adieu.

En descendant de voiture devant l'hôtel d'Aveleyne, elle vit, derrière la vitre d'un fiacre, une tête inconnue qui se retira brusquement, comme avec une peur d'être surprise.

Suzanne haussa l'épaule.

Bien des fois déjà elle s'était aperçue que M. de Norvaisis la faisait suivre.

Que lui importait?

Rien de plus naturel d'ailleurs: la vilénie d'être un espion s'accorde avec la lâcheté d'être un empoisonneur.

Elle entra dans l'allée de la porte cochère sans s'inquiéter davantage de l'homme qui guettait.

Mais, devant le battant de verre, qui ouvrait sur le jardin, elle hésita un instant.

Elle craignait, presque, de revoir la serre-volière où elle avait été si gaie, petite fille, si triste, jeune femme; où, naguère, Swen la regardait avec ses beaux yeux candides, lui disait, de sa jeune voix pure, d'héroïques poèmes.

Hélas! là, parmi les parfums de fleurs et les gazouillis d'oiselets, combien de jolies heures, combien d'heures tristes aussi! et, un soir, inclinée vers Swen... Mais à quoi songeait-elle? Est-ce que, pour elle, tout n'était pas fini? elle ne voulait même plus avoir de souvenirs!

Elle entra très vite, traversa le jardin tout joyeux d'un beau soleil d'après-midi, effraya de son passage les bengalines et les cardulines, qui, ne la reconnaissant pas, s'allaient cacher dans le tremblement des buissons de roses ou sous les feuilles longues des lauriers-caméliers, pénétra dans la maison, où, sur la banquette du vestibule, les têtes dans leurs mains, larmoyaient les deux vieilles servantes.

— Qu'y a-t-il donc? dit Suzanne; que faites-vous là, pourquoi pleurez-vous?

— Ah! mon Dieu, c'est Mme Suzette, s'écria l'une des vieilles en levant les bras.

Vous êtes revenue? Est-ce qu'on vous a dit?... On ne pouvait pas vous avertir... Vous étiez en voyage... très loin... on ne savait pas où... Mademoiselle croyait que vous ne reviendriez pas avant l'hiver... Et puis, hier encore, c'était peu grave... on n'était pas inquiet... mais cette nuit, ah! Seigneur, la pauvre demoiselle!

Même dans un cœur d'où les douleurs débordent, il y a toujours une place pour une douleur encore.

Suzanne, anxieusement:

— Ma cousine est malade!

— C'est fini, fini... Le médecin ne reviendra pas... Il dit qu'il n'y a plus rien à faire... C'est l'asthme, elle étouffe... Tenez, regardez!

Les deux servantes s'embrassèrent avec des plaintes et des cris, pendant que Mme de Norvaisis voyait un prêtre descendre l'escalier, la tête basse, attristé.

Elle courut à lui, l'interrogea du regard.

Il comprit que c'était quelque parente; secoua la tête, leva les yeux vers le plafond, puis salua et sortit.

Suzanne s'élança, enjamba les marches, fut dans la chambre d'Isaurine.

D'abord, comme dans un crépuscule, à cause de la fenêtre close et des rideaux baissés, elle ne distingua rien.

Mais ses yeux s'accoutumèrent vite à la pénombre.

Si peu grande dans le lit, sa petite face toute ridée et doucement jaune comme de la vieille cire parmi la dentelle de l'oreiller, Isaurine, avec un râle à peine entendu, susurrement d'un oiseau qui meurt, grattait des ongles les draps qui avaient l'air de haleter sur le soulèvement inégal de sa poitrine.

Suzanne, à genoux devant le lit, tendait les bras vers l'agonisante, en criant: "Cousine! cousine! parle-moi! dis que ce n'est pas vrai! dis que tu ne meurs pas!"

Mais Mlle d'Aveleyne ne répondait que de son petit râle plus sourd et plus pressé; son cou s'enflait et se creusait comme celui d'une tourterelle qui roucoule.

Suzanne saisit les pâles mains, les baisa, les mouilla de pleurs, leva les yeux vers les yeux de la moribonde.

Hélas! ces yeux ronds et menus, sans regard, avec la fixité du vide, ressemblaient aux bulles de verre peint qui sont les yeux des oiseaux empaillés.

Suzanne retomba sur le tapis, le front au rebord du funèbre lit.

Dans la chambre presque obscure, rien ne troublait le silence, sinon la plainte, toujours de la cousine Isaurine, et, par saccades, les sanglots, qui montaient, des servantes dans le vestibule.

Mais, tout à coup, un son clair, vif, très gai, une espèce de chant qui siffle, parfois rauque avec des rires: Suzon, la perruche, perché sur le dossier du lit, allait et venait en battant des ailes, et jacassait l'un des airs qu'Isaurine lui avait appris.

Suzanne voulait la faire taire.

Mais Mlle d'Aveleyne avait remué la tête; elle se souleva un peu, tourna le cou, et, du plaisir dans ses yeux ressuscités, elle écoutait l'oiseau, l'approuvait, battait, avec un tout petit doigt grêle, en l'air, la mesure de la chanson; elle riait avec la perruche, dans les glouglous du râle.

Puis, lassée, elle s'affaissa dans l'oreiller.

Alors elle vit Suzanne et la reconnut, d'un regard content; il y eut

dans l'essoufflement de l'agonie presque une articulation de paroles : "Tu... c'est... toi... embrasse... je... meurs... embrasse... moi... Ah! cousine! cousine!"

Mme de Norvaisis, avec la peur de lui faire du mal, caressait, enlaçait la vieille petite femme qui ronflait plaintivement.

Longtemps, rien.

Isaurine se dressa! fut presque assise.

Elle ouvrait la bouche, agitant les bras, pour dire pour faire comprendre quelque chose.

Elle put proférer enfin :

—La fenêtre!

Suzanne s'élança, écarta les rideaux, ouvrit la croisée toute grande : dans la chambre brusquement lumineuse entra le soleil et l'air chargé de parfums, et le vacarme allégre de la volière.

Aidée par Suzanne, Mlle d'Aveleyne se hissa vers toute cette vie qui lui sautait, embaumait, chantait; haletante, elle aspirait tout ce qu'elle avait tant aimé.

Il lui fallait autre chose encore.

Accoudée, de l'avancement de sa tête et d'une frêle main tremblotante, elle désignait pas loin du lit, le perchoir de Suzon, où il y avait, dans la mangeoire, un biscuit un peu grignoté.

—Donne, donne...

Ce biscuit? oui, c'est bien cela qu'elle voulait.

Elle le reçut entre ses doigts sans force, qui tâchèrent de le briser en le roulant, et, sur son coude, en des efforts peut-être les derniers, elle se hissa encore, le front hors du lit, vers la fenêtre, presque debout, entre les bras de Suzanne.

Elle lança vers le rebord de la croisée des miettes qui n'y atteignaient pas, tant elle était faible; pourtant quelques-unes tombèrent sur l'appui, et une mésange qui passait, en goba une, sans se poser.

Alors, des catalpas, des buissons de roses, des magnoliers aux grands feuillages lentement balancés, de tout le jardin ensoleillé, se précipita, avec des ramages et des frémissements de plumes, le joli peuple ailé! les colibris, les cardulines, les améthystes, les piverts, les bouvreuils, les bengalis, les citrinelles, les oiseaux de paradis aussi, roses, gris, verts, dorés, de toutes les couleurs, picoraient sur la fenêtre, sur le tapis, sur la table, les miettes du biscuit, se querelaient, gazouillaient, s'échappaient, revenaient, se renvolaient et revenaient encore.

—Gentils, gentils!... petits oiseaux... petits oiseaux... gentils... Mais Isaurine se mourait.

Elle défaillit sur la couche pantelante, le cou plus renflé de râles; ce qui restait, entre ses doigts, du biscuit, s'éparpilla parmi les draps; et les oiseaux gourmands se jetèrent sur les miettes avec mille volètements qui palpitent; ils la frôlaient toute, à coups légers d'ailes, et aussi, de leurs fines pattes, ils marchaient sur le corps menu et tressautant de la petite vieille qui allait rendre l'âme, charmée; ils se posaient sur ses doigts, lui grimpaient du coude à l'épaule, se perchèrent sur sa tête, lui tiraient du bec les cheveux, cherchant des bribes de gâteau; et d'autres, papillonnant au-dessus de ses lèvres, y becquetaient l'agonie.

Suzanne ne les écartait pas, tant elle voyait de ravissement dans les yeux de la cousine Isaurine dont le râle ramageait :

—Petits anges... petits anges... pas plus jolis... paradis... tout à l'heure...

Soudain elle s'érigea, les bras battant l'air, la bouche crispée, la grimace de la mort sur la face, et Suzanne, stupide d'épouvante, ne pouvait pas crier, la bouche ouverte!

Les oiseaux effrayés s'éparpillèrent à travers la chambre.

Mais, quand Isaurine fut retombée morte, quand elle ne bougea plus, très pâle, souriante, ils revinrent avec leur joli tumulte qu'allumait le soleil; ils planaient sur la mignonne trépassée, se posaient sur elle, la couvraient; elle était comme ensevelie dans un linceul de vives plumes et de caresses chantantes.

Suzanne pleurait, l'âme toute fondue en une douloureuse tendresse.

Des minutes passèrent.

Elle s'approcha doucement, si doucement que deux ou trois mésanges, farouches, s'envolèrent seules; elle ferma lentement les petits yeux de sa cousine.

Et elle pleurait toujours en la regardant.

A plusieurs reprises elle dut chasser Suzon, la perruche, qui voulait lever du bec les paupières d'Isaurine, comme elle avait coutume de faire, les matins, quand sa maîtresse, paresseuse, tardait à s'éveiller.

Enfin, toutes les miettes mangées, les oiseaux se renvolèrent vers le jardin, vers les belles fleurs lumineuses, là-bas; ils pétillaient, ils gazouillaient dans l'air clair; ils avaient emporté peut-être l'âme de la cousine Isaurine, petite âme d'oiselle aussi, qu'ils s'étaient partagée entre eux, et c'était elle, éparpillée, qui chantait et voletait dans le soleil.

Suzanne ferma la croisée, baissa l'un des rideaux, s'assit près du lit.

Elle contemplait mélancoliquement attendrie, la cousine Isaurine qui avait l'air, pas grave même dans la mort, avec sa futile tête aux

cheveux ébouriffés, d'une fillette qui aurait rendu l'âme en jouant; et elle ne la plaignait pas d'être morte, parce qu'elle aurait voulu être morte aussi; mais elle se souvenait des jours heureux du plus lointain jadis, de la jolie enfance parmi les ramages et les parfums, de la petite princesse qu'elle fut grâce à cette chère petite fée.

Elle se courba pieusement, elle baisa le front de la défunte les innocences, les rires, les puérils enchantements, qui n'étaient plus...

Puis, s'étant laissé glisser, à genoux, le front sur l'une des mains pâles d'Isaurine, elle murmura, longtemps, longtemps, des prières.

Ce fut peu à peu le crépuscule.

Suzanne se leva.

Il fallait avertir les servantes, pour qu'on ensevelit la trépassée, pour qu'on allumât des cierges auprès du lit mortuaire.

Elle alla vers la cheminée, chercha le cordon de sonnette parmi un désordre de fanfreluches, de journaux, de livres, de bibelots, cent choses dont s'était amusée sans doute la maladie de Mlle d'Aveleyne, et qu'on avait laissées là.

Elle ne trouvait pas le cordon de sonnette, elle se pencha pour mieux voir; il y avait, sur un tas de rubans, une enveloppe de lettre, où tomba son regard, d'où il ne s'écarta point.

Pourquoi donc se préoccupait-elle, en un tel moment, de ce papier?

Elle s'inclina davantage, regarda de tout près l'enveloppe.

Ces caractères bizarres, à demi effacés, sur le timbre, autour d'une tête, inconnue, de souverain...

Une lettre de Swen!

Oui, oui, de Swen!

Le pauvre enfant!

Elle comprenait; il n'avait pas osé lui écrire, à elle, mais il avait écrit à la cousine Isaurine.

Oh! certainement une lettre de lui.

Et l'irrésistible désir la prit de lire ce qu'il écrivait.

Il parlait d'elle sans doute.

Elle saisit l'enveloppe déachetée,—mais c'était bien le timbre de Mésie!—mais non, elle n'osait point lire, tout près de ce pauvre petit cadavre.

Elle se tourna vers Isaurine, en joignant les mains, comme pour lui demander pardon.

"Va, va, je ne t'en voudrai pas, je permets, tu peux..."

Suzanne tira la lettre, courut à la fenêtre, et commença de lire, les paupières battantes!

Non, la lettre n'était pas de Swen.

Swen n'aurait pas dit cérémonieusement: "Mademoiselle," à la cousine Isaurine.

Suzanne tourna la page, cherchant des yeux la signature.

Un nom peu lisible, qui ne ressemblait pas du tout à celui du comte de Shelsëa-Kalix.

Elle s'effrayait maintenant!

Elle n'osait plus lire.

Mlle d'Aveleyne ne connaissait personne en Mésie, dans ce pays lointain; pourquoi donc, de là-bas, un autre que Swen lui adressait-il une lettre?

Suzanne frissonna, d'un pressentiment.

N'importe, elle lirait, elle saurait.

Celui qui avait écrit devait mal connaître le français.

Suzanne déchiffrait avec peine.

Pourtant, il y avait ceci, sûrement: "Regrets... le comte de Shelsëa-Kalix m'a chargé en..." et, après, un mot qu'elle ne pouvait pas lire, qu'elle avait peur de lire...

Une angoisse lui tenaillait le cœur!

Des gouttes de sueur lui perlèrent aux tempes!

Elle passa quelques lignes. "Il a fait son devoir, très bien... jeune héros... seul avec douze volontaires contre tout un détachement... embuscade... on a pu le rapporter au camp blessé..."

Blessé! Suzanne crut qu'une lance ou une balle lui traversait la poitrine.

Elle haletait!

Elle lut plus avant, la lettre secouée entre ses mains tremblantes. "... Il m'a donné votre adresse, m'a fait jurer de vous écrire..."

Mais, alors?

Ses yeux remontèrent à la première ligne!

Elle lut le mot cette fois: "En... mourant..."

Non! non! ce n'était pas possible! Il n'y avait pas cela! "... m'a chargé en... mourant!"

Swen! mort!

Son cri fut tel que, d'en bas, les servantes l'entendirent, et elles se jetèrent dans l'escalier, et elles entrèrent, et elles tombèrent à genoux affolées et gémissantes, devant la cousine Isaurine sur le lit, immobile, palotte, qui souriait, et Suzanne toute roide sur le tapis, cadavre aussi peut-être.

(A suivre)